Le 25 Septembre 1888 Prix de l'abonnement annuel : 2 fr. 50 Numéro 15

Supplément au GŁOS POLSKI

JOURNAL POLONAIS PARAISSANT A PARIS

Le Supplément au GŁOS POLSKI paraît tous les mois. — Rédaction : 46, Rue de l'Arbre-Sec. — PARIS.

IRLANDE ET POLOGNE

Ces deux noms sont souvent et naturellement rapprochés malgré les différences de détail qui existent entre la situation des deux pays; et c'est pourquoi à la fin du mois d'Août, les potiers du Strafordshire, voulant être agréables à M. Gladstone, grand protecteur de leur industrie, lui ont offert à Hawarden un vase magnifique sur lequel étaient représentées : l'Irlande baissant la tête et la Pologne les cheveux épars et le visage désolé.

M. Gladstone, en remerciant les donateurs, a fait un parallèle entre les deux pays et a exprimé sa douleur de voir que, dans la question irlandaise, l'Angleterre était au niveau de la Russie et de la Russie seule, si toutefois elle n'était pas encore au-dessous d'elle. Et alors il a répété les arguments et les mensonges invoqués par les Russes pour justifier leur conduite envers la Pologne. Les Russes, a-t'il dit, ne rencontrent d'opposition que parmi les hautes classes de la nation; la masse de la population est heureuse et n'a rien à voir dans les différends entre la Pologne et la Russie; d'ailleurs, les Polonais et les Russes ont combattu entre eux pendant plusieurs siècles et les Russes ont cette excuse d'avoir écrasé un ennemi dont l'antagonisme, s'il avait été vainqueur, leur aurait été fatal à eux-mêmes. Rien de semblable, a-t'il ajouté, entre l'Angleterre et l'Irlande, etc., etc.

Et voilà comme les hommes politiques d'aujourd'hui connaissent l'histoire moderne et contemporaine. Nos lecteurs savent que la tyrannie russe et la tyrannie prussienne, dont M. Gladstone ne veut point parler, pèsent au moins autant sur la population des villes et des campagnes, que sur la petite et la haute noblesse, et que si quelqu'un en Pologne pense à une réconciliation avec les Russes, c'est bien plutôt dans les hautes classes qu'il faut chercher ces quelques renégats, que parmi les classes inférieures. Personne n'ignore que le bonheur des Uniates de Podlachie laisse un peu plus à désirer encore que celui du peuple irlandais. On connait assez l'histoire des rapports entre la Pologne et la Russie, pour affirmer à M. Gladstone que la Pologne indépendante n'a jamais songé à opprimer personne et que l'indépendance de la Russie n'a jamais eu rien à redouter des armes polonaises. Ainsi donc, autant de mots, autant d'erreurs.

Ces erreurs ont été vertement relevées par le *Standard* du 21 Août et un de nos compatriotes habitant l'Angleterre, M. Naganowski, a envoyé à ce même journal une rectification, où il établit à son tour un parallèle entre la situation de l'Irlande et celle de la Pologne.

Les Irlandais ont la liberté de la presse; les Polonais du Royaume ont la censure, dont nous avons souvent signalé l'inepte tyrannie.

Les Irlandais peuvent conserver, et les Anglais y aident, leur langue, leurs monuments, leur littérature; les Russes et les Prussiens veulent tuer la langue polonaise et faire disparaître les monuments de l'art et de la littérature nationale.

Les Irlandais ont la liberté de conscience; les catholiques grecs de Podlachie qui refusent d'abjurer sont transportés à Orenbourg ou en Sibérie.

Les Irlandais ont des écoles libres; les Prussiens ont germanisé l'instruction en Posnanie; les Russes ont moscovitisé les écoles de Pologne et diminué le nombre des étudiants polonais dans les universités.

L'industrie et le commerce irlandais sont encouragés par le gouvernement anglais. Les Russes mettent toutes les entraves possibles au développement de l'industrie polonaise.

En un mot, sauf en Autriche, les Polonais semblent mis par les gouvernements oppresseurs en dehors de la civilisation et de l'humanité.

Cette lettre a produit son effet et suscité une vive polémique dans la presse des trois royaumes. Bien accueillie des Anglais, elle a excité les colères de certains Irlandais et entre autres de M. Patrick O'Connor, qui dans un style plus biblique que parlementaire a accusé M. Naganowski d'être un Judas Iscariote et un flatteur des Anglais et a déclaré, entre autres, que la Grande Russie était chère à tous les cœurs irlandais...

Le *Sheffield Daily Telegraph* en insérant la protestation de M. Patrick O'Connor a publié en regard une nouvelle lettre de notre compatriote, qui n'a pas de peine à prouver que ses sympathies comme celles de tous les Polonais sont acquises à l'Irlande, mais qu'il a voulu défendre son pays contre les affirmations erronées de M. Gladstone.

De plus, le *Times* a donné une lettre de M. Bullock-Hall condamnant la persécution prussienne et russe en Pologne et montrant que c'est son intérêt politique qui pousse l'Autriche à ne pas suivre cet exemple.

Nous laissons de côté l'article de la *Pall Mall Gazette* défendant la Russie et la réplique de M. Naganowski.

M. Gladstone à Wrexham a encore plaidé les circonstances atténuantes pour la Russie, pays despotique, dont les procédés doivent par suite être plus rigoureux que ceux employés par l'Angleterre, nation civilisée, et cette fois encore il a laissé de côté le gouvernement prussien aussi civilisé que l'Angleterre et aussi acharné que la Russie contre la Pologne. C'est ce que M. Naganowski lui a fait remarquer dans une nouvelle réplique.

La presse française, sauf un seul article du *Figaro*, naturellement favorable à la Russie, n'a pas jugé à propos d'approfondir cette question ; nous ne nous en plaignons pas, car nous voyons dans ce silence une preuve, que les publicistes français, tout en manifestant trop souvent pour la Russie une sympathie intéressée d'une habileté pour nous plus que douteuse, comprennent cependant que le despotisme n'est pas une excuse et que la conduite de la Russie envers la Pologne ne saurait être défendue ni expliquée, plus que celle de la Prusse envers la Posnanie. Dans ce mariage momentané qu'ils recherchent avec le tzarisme, ils savent que la fiancée dont ils demandent la main a une tare ineffaçable; mais, la question d'intérêt leur semblant devoir primer la question d'honneur, ils ont du moins la pudeur de vouloir cacher cette tache, qu'ils ne sauraient faire disparaître. Nous aimons mieux cela.

Quant à M. Gladstone, nous lui dirons qu'un défenseur de l'Irlande qui passe condamnation sur la Pologne, peut être un politique habile, mais non pas un homme de principes; que, s'il justifie chez les Russes une persécution cent fois plus odieuse que celle qu'il reproche à l'Angleterre, on a le droit de lui dire que ce n'est point par conviction, mais par intérêt, qu'il a pris en main la cause de l'Irlande opprimée, et qu'il s'en sert uniquement comme de plateforme électorale.

Il y a eu d'autres défenseurs de l'Irlande avant lui, et ceux-là comprenaient que la cause de l'Irlande et celle de la Pologne doivent être défendues par les mêmes hom-

mes. M. Gladstone n'est pas le digne continuateur d'O'Connel.

M. Gladstone est assez âgé pour se souvenir du meeting du 19 Février 1834, présidé par le colonel, depuis général, Lucy Evans, où O'Connel parla après Lord Dudley Stuart et où l'on adopta une pétition au parlement en faveur de la Pologne, pétition dans laquelle nous lisons: « Quelqu'un qui voit maltraiter son semblable par un autre plus fort ou par une bande de brigands, doit porter secours à celui qui est plus faible ou qui est lésé. Les nations doivent encore moins s'exempter de remplir les mêmes devoirs entre elles, etc. »

Il se souvient sans doute aussi du meeting du 3 Mars de la même année, pendant lequel D. O'Connel ne se gêna pas pour proclamer que l'empereur Nicolas n'était qu'un *monstre*.

Il assistait peut être le 14 Juin 1839, dans la loge des francs-maçons près de la rue Great-Queen, au meeting présidé par S. A. R. le duc de Sussex, oncle de la reine Victoria. Se rappelle-t'il ces paroles du duc de Sussex: « Est-il permis qu'une nation qui a si bien mérité de l'humanité soit condamnée à périr, à être rayée de la carte d'Europe et à voir disparaître jusqu'à son nom du nombre de ceux de la société européenne? Non, je ne tremperai pas dans une pareille infamie en y souscrivant. *Justice is the best policy*: la justice est la meilleure politique? »

Et puisque c'est d'O'Connel que nous voulons surtout lui citer l'exemple, qu'il médite cette motion de son prédécesseur: « La restauration de la Pologne sera la garantie la plus sûre des libertés européennes, de la paix universelle et de bonheur de l'humanité. » Et le fameux discours alors prononcé par ce même O'Connel, M. Gladstone s'en souvient-il?

« Le partage de la Pologne? Quant à moi je le considère comme un simple brigandage, car je n'admets pas que l'étendue du pays volé puisse diminuer l'horreur du vol! » Et plus loin: « On a reçu le tzarewitsch à Londres; soit, il est trop jeune pour avoir pris part aux crimes de ces ancêtres et de son père; mais on a mis dans la salle du banquet le portrait de l'impératrice Catherine. Quelle preuve de mauvais goût! Quelle était cette Catherine ainsi proposée comme une déesse au culte de la postérité? Les convenances ne me permettent pas de retracer son histoire devant cette assemblée... Qui de vous voudrait voir sa femme, sa sœur ou sa fille suivre les traces de Catherine?... Les agents et les espions russes sont partout. L'un deux s'est égaré dernièrement jusqu'en Irlande; je lui ai donné le bon conseil de n'y jamais revenir »,

Il y a loin de là aux expressions de M. Patrick O'Connor sur la grande Russie chère à tous les cœurs irlandais. Il y a loin de cette noblesse et de cette générosité de sentiment aux faux-fuyants diplomatiques de M. Gladstone. Et pourtant ce qui était vrai alors, l'est encore plus aujourd'hui: la tyrannie russe n'a fait que s'aggraver.

Au même moment avait lieu un autre meeting organisé par la *Société irlandaise des Précurseurs* dans la salle *The Teobald Road Assembly room*. Et voici les motions qu'on y adoptait: 1° indignation générale à cause des cruautés exercées en Pologne; 2° la restauration de la Pologne est le principal besoin de toutes les nations civilisées ». Et dire que ceux qui votaient ainsi étaient les précurseurs de M. Patrick O'Connor.

Nous nous résumons d'un mot: la cause de l'Irlande nous est sympathique, parce que l'Irlande est opprimée et que nous qui avons toujours combattu pour les opprimés, nous sommes de cœur avec elle. Aussi, bien que plus malheureux que les Irlandais, nous souhaitons de voir leur situation s'améliorer. S'ils ne savent point se placer à la même hauteur de sentiment, et si, oubliant les traditions de leurs prédécesseurs, les défenseurs actuels de la cause irlandaise applaudissent à la persécution russe en Pologne ou cherchent à l'excuser, tant pis pour eux. Ils n'y gagneront rien à aucun point de vue; mais, en méconnaissant nos droits, ils ne réussiront point à nous empêcher de reconnaître les leurs.

OPINION de HIPPOLYTE CARNOT

SUR LA

politique russe

(Extrait d'un discours prononcé au Corps législatif, dans la séance du 12 Juin 1865).

La question des rapports entre la France et la Russie étant toujours à l'ordre du jour, il nous semble bon de rappeler à ceux qui l'oublient que le danger qui vient de Pétersbourg n'est pas moins grand, que celui qui vient de Berlin. Or, nulle voix ne saurait avoir plus d'autorité dans un pareil sujet que celle de l'homme d'Etat patriote, fils du Grand Carnot et père du Président actuel de la République. C'est pourquoi nous lui laissons la parole:

«... La Russie vient de renverser presque en même temps deux barrières qui gênaient son expansion au dehors: le Caucase et la Pologne. Quand elle aura dépeuplé et repeuplé le Caucase, quand elle aura achevé la Pologne, rien ne mettra plus obstacle à ses plans ambitieux. Je ne veux pas vous faire suivre sur la carte les progrès qu'elle a déjà acomplis; je me bornerai à dire qu'ils sont de nature à éveiller toute la sollicitude des hommes politiques. Par des occupations territoriales qui s'accroissent chaque jour, et par des influences prépondérantes, la Russie d'aujourd'hui domine en Perse; elle touche aux portes de l'Inde et de la Chine. Elle peut agir ellemême directement, ou faire agir pour son compte des populations immenses; elle peut ruiner le commerce européen en Asie. Elle menace partout: sur la mer du Japon où elle se crée un port militaire; sur la mer Noire, où elle ne tardera pas à s'affranchir de l'impuissance factice que les traités lui ont imposé; sur la mer Baltique, partout enfin; elle refait sa marine en silence et l'arme sur de nouveaux modèles...

C'est quelque chose de formidable qu'un empire de 60 millions d'habitants, soumis à la même loi civile, politique, religieuse, et tout cela dans les mains d'un seul homme.

Malgré cette puissance colossale, s'il ne s'agissait que d'éventualités de guerre, on nous répondrait peut-être par les souvenirs de l'expédition de Crimée. Mais le plus grand danger qui menace du côté de la Russie est d'une autre nature. C'est, j'oserai le dire, un danger social, que je voudrais pouvoir montrer aussi vivement qu'il m'apparaît à moi-même. C'est le danger qui résultera, tôt ou tard, de la rencontre de deux civilisations antipathiques l'une à l'autre...

La civilisation européenne, dans son caractère le plus général, c'est le développement de l'individualité démocratique, c'est le développement de la liberté. La France, l'Angleterre, l'Allemagne représentent cette tendance dans leurs diversités nationales. La civilisaton asiatique, au contraire, à laquelle appartient la Russie, a pour caractère l'uniformité, l'autocratie en haut, le communisme en bas. Ce sont deux mondes opposés entre lesquels s'établira quelque jour une grande lutte; et si cette lutte n'a pas encore éclaté, c'est que la Pologne, jetée à l'avant-garde de l'Europe, en supportait à elle seule tout le poids; la Pologne, le voisin géographique de la Russie, son antipode par le caractère.

Parmi les accouplements impossibles, essayés par les traités de Vienne, le plus monstrueux à coup sûr était celui de la Russie et de la Pologne. Tout les séparait, au physique et au moral, la constitution géologique, la race, les traditions historiques; et l'on y ajoutait encore l'incompatibilité des institutions, l'un des deux pays devenant une monarchie constitutionnelle, tandis que l'autre demeurait soumis à l'unité despotique. Aussi les froissements les plus pénibles ne tardèrent-ils pas à se faire sentir.

Je ne parle pas d'après les livres, messieurs. Laissez-moi invoquer des souvenirs personnels, des souvenirs d'autant plus vifs et plus sincères qu'ils datent presque de l'enfance (1816). Les événements politiques m'ont fait connaître de très-bonne heure la Pologne; ils m'ont fait vivre jeune, vivre de l'esprit et du coeur, au milieu de cette jeunesse patriote qui fut plus tard décimée sur les champs de bataille et par l'exil; il m'a été donné d'assister aux préliminaires de ce grand duel qui devait se terminer par l'affranchissement ou par l'anéantissement de la Pologne. Eh bien, de ces impressions, confirmées plus tard par l'expérience, il

m'est resté cette conviction, que tant qu'il existera des Polonais assujettis à la Russie, la paix est impossible entre les deux nations, entre les deux civilisations. Il y a des vainqueurs et des vaincus dont un rapprochement forcé finit par amortir les haines. Ici c'est le contraire: plus s'éloigne l'époque de l'injure et de la spoliation, plus les ressentiments s'aigrissent...

La Russie, *voulant ce qu'elle veut, dominer l'Europe un jour*, ne peut arriver à ses fins sans écraser la Pologne.

Cette pensée ne date pas d'hier, elle date de plus d'un siècle: L'ambassadeur Pozzo di Borgo, dans un mémoire adressé, en 1814, à l'empereur Alexandre, disait: La destruction de la Pologne comme nation forme l'histoire moderne de la Russie presque tout entière.

L'histoire de la Russie dit toujours la même chose: Après la guerre de 1831, *l'ordre régnant à Varsovie*, la Pologne a vu chaque année des milliers de ses enfants transportés au fond de la Russie, et des Russes venant s'établir sur les domaines confisqués aux patriotes polonais. Elle a vu sa langue maternelle bannie des écoles, son costume national interdit, le rite schismatique favorisé partout aux dépens du culte catholique.

L'œuvre de destruction n'a jamais cessé. Mais, depuis la dernière insurrection, elle a pris une marche savante et systématique; elle a pris surtout un caractère démagogique qui n'est pas en désaccord avec le principe du czarisme, qui en est, au contraire, l'application.

C'est là, messieurs, ce que je voudrais expliquer, et je puis le faire en peu de mots, sans remonter bien haut dans l'histoire; mais cette explication est nécessaire, si nous voulons comprendre la nature du danger dont le contact immédiat de la Russie menace la société européenne.

Vers la fin du siècle dernier, la Pologne, jusque-là très-arriérée dans son état social, suivit le courant de la raison publique: elle modifia chez elle le régime de la propriété. *Sa constitution du* 3 *mai* 1791, *contemporaine de la nôtre, antérieure même à la nôtre*, autorisa des conventions libres entre les serfs et les seigneurs. C'est encore sous l'empire de ces conventions que les hommes de notre âge ont vu la Pologne.

Les colons cultivaient généralement de petites métairies dont ils acquittaient le prix moyennant deux à trois jours de travail par semaine ou par des redevances en nature.

Comme on doit bien le penser, sous ce régime imparfait, leur sort s'améliorait très-lentement. Cet état de choses se prolongea sans changements notables jusqu'en 1858, époque où la société agronomique, dont on a tant parlé, composée de 5,000 propriétaires fonciers, entreprit de hâter la transformation, convertissant en rentes pécuniaires les prestations en travail, et en facilitant aux colons l'achat par annuités des terres qu'ils cultivaient. La réforme sociale pouvait ainsi s'accomplir avec des ménagements jugés nécessaires pour éviter les soubresauts d'une révolution.

Sans nul doute, les patriotes de la société agronomique avaient des vues ultérieures: en prenant ces mesures, ils songeaient à régénérer la nation polonaise par l'union des classes entre elles. Est-ce nous qui les blâmerons?

Le gouvernement russe comprit le danger qui menaçait sa domination.

Il commença par dissoudre militairement la Société agronomique (5 avril 1861); puis, se proclamant le bienfaiteur suprême des paysans, il employa précisément les mêmes moyens que cette société; mais en les exagérant à dessein, afin de diviser et de mettre aux prises ceux qui voulaient s'unir.

Telle fut la pensée des fameux ukases de 1863, qui ont bouleversé la propriété en Pologne. L'un d'eux, brusquement, sans transition, affranchit les colons de toute corvée et de toute redevance; bestiaux, semences, instruments aratoires, suivirent le sort du foncier; de sorte que les grandes exploitations furent anéanties, et la grande culture aussi, la seule possible, ou du moins la seule avantageuse dans les conditions économiques du pays. Les paysans se trouvèrent parqués dans leurs petites métairies, isolés dans leur ignorance, tout lien étant brisé entre eux et leurs anciens maîtres.

C'est précisément ce que voulait la Russie.

En même temps, d'autres ukases changeaient l'organisation des communes rurales, écartant des fonctions municipales tout ce qui possédait aisance et instruction. Le clergé catholique d'une part, et les israélites de l'autre, eurent le privilège de l'exclusion; mais, en revanche, les popes russes purent devenir magistrats municipaux en Pologne. C'était une complète anarchie.

Le gouvernement national de Varsovie, dont il faut reconnaître l'esprit politique aussi bien que l'indomptable courage, procéda tout autrement dans sa tentative de réforme agraire. Au début de l'insurrection, il rendit un décret qui témoigne à la fois de son désir de progrès et de son respect pour la propriété.

Ce décret attribuait aux colons la portion de terre cultivée par eux pour leurs besoins et pour ceux de leurs familles, en même temps qu'il affermissait le reste, c'est-à-dire le domaine direct, entre les mains des anciens propriétaires. En même temps aussi, il promettait à ceux-ci, éventuellement, pour la portion cédée, une indemnité sur les vastes domaines publics à recouvrer par l'expulsion de l'étranger. Ainsi tous les intérêts se trouvaient sauvegardés, et tous reliés ensemble, politiquement, à l'espérance d'un triomphe national.

Dites, messieurs, de quel côté était l'esprit d'ordre et de justice?...

Le but est avoué, hautement avoué: *Extirper l'élément polonais!* C'est un mot emprunté à Mourawieff lui-même; et Mouravieff, nous le savons, Mourawieff l'exterminateur, n'est pas un enfant perdu du génie moscovite; c'est le représentant officiel du tsar, qui le félicite et le récompense de ses cruautés.

Ce que la Russie appelle l'élément polonais, ce qu'elle a entrepris de détruire, c'est la petite noblesse, c'est la bourgeoisie des villes qui commençait à se former et qui promettait de devenir la richesse du pays.

On croirait, en voyant ce spectacle, assister au rêve de quelques cerveaux malades. Mais point du tout: c'est un travail qui s'accomplit avec persévérance. Il se passe là des faits sans exemple dans l'histoire.

L'histoire nous raconte des ouragans de barbarie, que la passion peut expliquer; elle ne nous montre pas un peuple procédant méthodiquement à l'anéantissement d'un autre peuple par l'extinction de ce qu'il y a de plus intelligent dans son sein. Quant à la masse ignorante et pauvre, lorsqu'elle sera privée de toute direction morale, on espère altérer ses sentiments patriotiques et l'assimiler à la Russie. Peut-être y réussira-t-on; peut-être parviendra-t-on à faire de cette population militaire, qui fut notre défense contre la barbarie, une avant-garde de barbarie contre nous!

Ce mot de barbarie, je le répète à dessein, parce que le gouvernement de la Russie est tout autre chose qu'un despotisme politique et personnel.

Le despotisme des hommes finit avec eux; mais le tsar n'est pas un homme, c'est un code et une bible. La loi veut qu'on lui obéisse à la fois par crainte et par conviction. Et le tsar n'a pas même besoin d'avoir une origine nationale: *la Russie n'a été gouvernée que par des dynasties étrangères.* L'élément germanique introduit dans ce pays, au lieu d'y apporter les bonnes mœurs allemandes et d'y tempérer les excès de l'autocratie, n'a fait que lui donner la cohésion d'un système avec une bureaucratie perfectionnée. Le paysan russe a d'ailleurs tant de dispositions pour la servitude, il en a si peu pour la liberté, que plusieurs essais d'affranchissement, — il y en a eu plusieurs avant celui auquel nous assistons, — n'ont produit que des commencements d'anarchie.

Des historiens ont fait cette observation, qu'au contraire des autres peuples, chez lesquels le servage s'est progressivement allégé, chez les Russes il a été s'aggravant, et, selon l'expression d'un de ces historiens, il semble s'y être naturalisé par l'influence du caractère national. La remarque n'est pas nouvelle. Je cite encore: Un jésuite nommé Possevin, qui avait été chargé par la cour de Rome, au seizième siècle, d'une mission

diplomatique en Russie, peint en ces termes le peuple moscovite : *Gens ad servitutem nata potius quam facta.*

La Russie est un ensemble d'institutions, de mœurs et de croyances étrangères aux nôtres; tout y décèle la race asiatique. C'est pour cela qu'Henri IV et Sully refusaient de l'admettre dans leur projet d'une grande fédération européenne. Les historiens russes n'ont essayé que depuis Pierre-le-Grand de rattacher leur pays au monde slave; et c'est un ukase de Catherine qui a déclaré officiellement les Moscovites un peuple européen...

Que devons-nous donc attendre quand la Pologne n'existera plus? quand elle sera détruite ou assimilée, — c'est tout un quant aux résultats, — quand l'Europe se trouvera sans intermédiaire, en présence de cette civilisation tartare, pour employer le mot de Napoléon? Il ne s'agit pas ici de ces hordes sauvages que la force peut refouler dans leurs solitudes; il s'agit d'une barbarie homogène, disciplinée, possédant toutes les ressources matérielles dont l'industrie moderne a doté les nations les plus avancées; ayant comme nous des chemins de fer, des télégraphes électriques, des armes perfectionnées, des vaisseaux cuirassés, la science navale et la stratégie; notre égale dans la guerre, et disposée à employer contre nous des moyens plus désastreux que la guerre même, ceux qu'elle a employés contre la malheureuse Pologne.

Une lutte contre l'empire des tsars peut faire surgir des complications d'autant plus redoutables que le terrorisme démagogique de la Russie semble avoir fait école chez certains gouvernements de l'Europe. L'Autriche en a donné l'exemple en Galicie. Nous nous rappelons tous l'odieuse jacquerie de 1846, plus téméraire encore peut-être qu'odieuse, organisée pour punir les nobles de leur esprit d'indépendance.

Si on jette un coup d'œil observateur sur plusieurs Etats de l'Europe, il est impossible de ne pas être frappé par ce phénomène inquiétant : *une tendance du despotisme à tromper la démocratie sur ses véritables intérêts, pour s'en faire un instrument contre la liberté.* Si le malheur voulait qu'il réussît, ce serait le signal d'une effroyable anarchie....

Il appartient aux corps politiques de prévoir et de prévenir; il leur appartient de ne pas faciliter, par leur approbation, *certaines alliances plus dangereuses peut-être pour l'avenir que ne le serait dans le présent une hostilité déclarée.*

NOUVELLES DE POLOGNE

L'évêque Strossmayer est le héros du jour. La presse autrichienne de toutes nationalités approuve l'admonestation que lui a infligée l'empereur François-Joseph en lui reprochant d'avoir *outragé à la fois l'Eglise catholique et la monarchie.* Les journaux russes seuls et avec eux quelques journaux français prennent la défense de ce prélat coupable tout au moins de naïveté, s'il croyait, comme le disent ses défenseurs, attirer par son télégramme la Russie dans le giron de l'Eglise catholique, et bien plus naïf encore s'il s'imaginait, en flattant la Russie, rendre service à sa nation.

— **Varsovie évitée par le tzar et la tzarine en voyage.** — La tzarine, comme on sait, est allée à Gmunden, ce qui a fait espérer aux journalistes le rétablissement de l'entente austro-russe. Mais, arrivée à Praga, faubourg de Varsovie sur la rive droite de la Vistule, elle a pris un train de la ligne circulaire et ne s'est pas arrêtée dans la ville; à son retour même manœuvre. Elle avait avec elle son jeune fils le tzarévitsch, qu'elle n'aime pas à laisser avec son père, par précaution.

Le tzar va aussi éviter Varsovie dans son voyage à Częstochowa. Décidément la vue de la grande victime leur est désagréable; la réciproque est vraie.

— **Encore un monument.** — Częstochochowa est un monastère célèbre par une image de la Vierge, que, dans un élan religieux et patriotique les Polonais du XVIIme siècle avaient nommée Reine de Pologne, et où se font des pèlerinages traditionnels de tous les pays d'alentour. Les Russes ont imaginé d'élever près de ce lieu une statue à... Alexandre II! Et le tzar va inaugurer cette statue. Tout le parcours est entouré de troupes, d'agents de police, etc. C'est d'ailleurs l'habitude pendant tous les voyages de ce tzar bien-aimé, qui ne rappele que de loin, par sa confiance dans ses sujets, Marc-Aurèle où le Président de la République française.

— **L'Université de Varsovie** (université de plus en plus russifiée), a eu sa cérémonie de clôture, pendant laquelle le recteur Ławrowskij (un Russe) a fait l'apologie du décret par lequel le gouvernement a élevé les inscriptions de 50 à 100 roubles. Le nombre des étudiants était dans l'année écoulée de 1,240, dont 176 ont terminé leurs études. Il ne s'est inscrit cette année que 190 étudiants, c'est-à-dire 110 de moins que l'année dernière. Voilà comment la Russie entend le progrès des lumières. Comment s'en étonner, lorsqu'on lit dans les révélations récentes du saint synode (l'Eglise schismatique russe, pp. 269 et 270) cette lettre de Catherine II au gouverneur de Moscou, l'un de ses anciens favoris : « Mon cher prince, ne vous affligez point si nos Russes n'ont aucun désir de s'instruire; l'ordre d'ériger des écoles dans mon empire *n'est pas fait pour nous, mais pour l'Europe et afin de soutenir auprès des étrangers la bonne opinion qu'on a de nous*; car dès le moment où le peuple russe aura vraiment commencé à s'instruire, je ne serai plus impératrice et vous ne serez plus gouverneur. »

Ce qu'avouait Catherine, le gouvernement de Pétersbourg le pense encore et il agit en conséquence.

— **La Diète de Galicie** a ouvert ses séances le 10 Septembre, sous la présidence du comte Jean Tarnowski. La session doit durer jusqu'au 20 Octobre.

— **Les deux calendriers.** — Il avait été question en Galicie de ramener à l'unité les deux calendriers grec et grégorien, afin d'éviter la double célébration des fêtes dans l'Eglise grecque-unie et dans l'Eglise romaine. Mais, après enquête approfondie, on a renoncé pour le moment à cette réforme, très utile en elle-même, mais qui, en l'état actuel des choses, pourrait raviver l'antagonisme entre Ruthènes et Polonais, en fournissant une arme à la Russie, qui fait tout son possible pour exciter les premiers contre les seconds.

— **L'Académie des Sciences de Cracovie** développe une grande activité, très profitable au progrès des lumières en Pologne. Ses publications historiques, littéraires, scientifiques, sont de la plus grande valeur et il est regrettable qu'elle n'ait pas fondé encore (il en est question) un bulletin en langue française, qui la mettrait en relation avec les académies et sociétés savantes des autres nations.

— **Les agents d'émigration en Galicie** qui avaient, comme nous l'avons déjà dit, leur siège principal à Oświęcim, sont poursuivis par le gouvernement autrichien, bien résolu à mettre fin à cette audacieuse exploitation des agences allemandes de Brême (Zwilling et Zeitlinger), et de Hambourg (Hertz). Cette dernière agence a expédié cette année en Amérique plus de 7,000 personnes, celle de Brême en a envoyé au moins autant.

— **A propos des élections** qui se préparent en Prusse, les journaux polonais discutent le rôle des députés polonais dans les chambres prussiennes. Les uns, le *Kraj* de Pétersbourg entre autres, les engagent à renoncer aux protestations purement idéales et patriotiques et à s'occuper plus activement des affaires de l'Etat prussien. Les autres, dont nous partageons l'opinion, sont d'avis que l'attitude actuelle des députés polonais, si elle n'obtient pas des résultats immédiats de la part du gouvernement et des chambres, contribue à maintenir dans la population le sentiment de ses droits et de sa nationalité, ce qui est le point essentiel, et que toute abdication, même apparente, serait funeste, sans être plus efficace au point de vue des intérêts matériels, le gouvernement prussien d'aujourd'hui n'étant pas de ceux qu'on peut fléchir ou tromper par une soumission fictive ou par des habiletés vouées d'avance à l'insuccès.

— **Les changement des noms.** — Le gouvernement prussien a depuis longtemps l'habitude de tout germaniser, même les noms de personnes et de localités. Il persévère dans cette voie avec son « énergie et sa conséquence » traditionnelles, en dépit des protestations des habitants et des propriétaires, qui voient à juste titre dans ces transformations une atteinte à leurs intérêts et à la propriété.

Bulletin polonais, littéraire, scientifique et artistique. — Le N° 38 de cette revue franco-polonaise paru le 1er Septembre, contient les articles suivants : 1) L historiographie polonaise de 1861 à 1886 et la critique russe; 2) Varsovie, impressions de voyage; 3) Kunda la Bergère (suite et fin); 4) Les populations slaves de l'Allemagne; 5) Les Tziganes de Pologne; 6) Nouvelles et Variétés; 7) Nécrologie.

Le Gérant: E. BOJANOWSKI.

Paris. — Imprimerie E. NIECIUNSKI, 189, rue St-Jacques.